

chaque jour plus émue de ce que son père avait fait pour elle, se livrait, avec tout l'élan de la reconnaissance, à l'étude des sciences et des arts. Le gouverneur s'applaudit d'avoir secondé M. de Francastel dans une aussi heureuse entreprise, et fut son ami jusqu'à la mort. Enfin, ce digne et excellent père recueillait partout les plus douces félicitations; et entendant citer Cornélie comme un modèle de grâce et de douceur, il disait, en attachant sur elle ses regards satisfaits: «Qui croirait que c'était là *le Dragon de Vincennes?*»

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

Monsieur de Vandermont, l'un des juges les plus distingués des tribunaux de Paris, unissait aux qualités d'un magistrat intègre et éclairé, des talens littéraires qui le faisaient

hono-

honorer et chérir. De toutes les faveurs dont l'avait comblé la fortune, la plus douce et la plus chère était le fruit d'une heureuse union qui faisait le charme de sa vie. Nisa joignait aux attraits de sa mère, dont elle était l'image fidèle, le son de voix pénétrant, l'égalité de caractère, et surtout la séduisante urbanité qu'on remarquait dans M. de Vandermont. Tant de qualités naturelles se trouvaient embellies dans Nisa par tous les avantages d'une éducation brillante et soignée. Enfin, tout en elle semblait réuni pour faire approuver à ceux qui la voyaient une seule fois, le tendre attachement que lui portait son père.

Nisa avait été passer, avec sa mère, une partie du printemps à Dijon, auprès d'un oncle de M. de Vandermont, savant respectable, chez lequel se réunissaient chaque jour les gens les plus instruits de cette ville, si féconde en grands hommes. Dans cette société, composée de sages et de sophistes, il s'élevait de fréquentes discussions sur l'immortalité de l'âme. Elles frappèrent l'imagination

nation ardente de Nisa, qui, n'étant plus sous l'égide paternelle, acheva d'égarer son esprit par la lecture de plusieurs livres qu'elle prenait indistinctement dans la riche bibliothèque de son grand-oncle.

Lorsqu'elle fut de retour à Paris, M. de Vandermont crut s'apercevoir que sa fille était devenue systématique, et qu'elle faisait l'esprit fort. Il dissimula quelque temps, et voulut d'abord s'assurer de ce changement étrange.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les environs de Paris, M. de Vandermont fit adroitement tomber la conversation sur la nécessité de vivre dans ce monde de manière à retrouver le bonheur dans un autre. Nisa, tout-à-fait égarée par les fausses impressions qu'elle avait reçues, avoua franchement à son père qu'elle croyait que tout périssait avec nous; qu'il ne restait rien de cet être, chef-d'œuvre du Créateur; et que, d'après cette vérité, on était bien dupe de s'imposer des privations, de craindre, dans un autre monde, la punition du mal, ou
d'es-

d'espérer la récompense du bien qu'on avait fait dans celui-ci. Enfin, la jeune philosophe se déclara matérialiste.

M. de Vandermont, renfermant avec prudence dans son sein tout le mal que lui faisait sa fille par une semblable erreur, commença par lui citer mille et mille faits pris dans la nature, consacrés par l'histoire, et rapportés par les hommes les plus éclairés de chaque siècle; il lui fit envisager ensuite tous les malheurs et le bouleversement de l'ordre social que produirait un pareil système; et sans emprunter à cet égard les armes que lui donnaient la morale et la religion, il se borna à retracer à Nisa la sécurité de l'innocent qui périt injustement, la patience et la résignation du malheureux qui souffre, l'espoir consolateur de rejoindre, après la mort, ce que nous avons tant aimé sur la terre; enfin, cette douce et inappréciable récompense de nos vertus, cette assurance de jouir dans une autre vie du souvenir honorable que nous laissons après nous. «Crois-tu, ma Nisa, disait M. de Vandermont, que si quelque jour

jour tu pouvais dire : « *Mon père fut un magistrat irréprochable; il sut résister à l'or de l'opulence, aux menaces de l'homme puissant : je me glorifie d'être sa fille...* »

Crois-tu que ces mots ne retentiraient pas jusqu'au fond de ma tombe, et ne feraient pas tressaillir mes mânes satisfaits ? Tout notre être ne périt donc pas... »

Comme ils discouraient ainsi, leur promenade les conduisit devant le cimetière d'un village, qu'ils jugèrent, à son aspect, devoir être entretenu avec un soin particulier. Les murs étaient récrépis à neuf; au-dessus s'élevaient des cimes de cyprès et de saules pleureurs. L'entrée était ornée d'un bas-relief en marbre blanc, qui représentait le Temps, dont la faux implacable abattait indistinctement l'humble violette et le cèdre superbe; au bas on lisait cette inscription : « *Rien ne lui échappe* » Un grille peinte en noir, derrière laquelle se trouvait adaptée une double porte en bois de la même couleur, empêchait tout œil profane de troubler le repos de ce lieu respectable, et semblait n'en permettre l'en-

l'entrée qu'à ceux qui vénèrent la cendre des morts. Autour de l'enceinte régnait une plantation de peupliers qui, par le doux balancement et la fraîcheur de leur ombrage, annonçaient que là régnait une éternelle paix. En un mot, tous les dehors de cette dernière demeure des humains piquaient la curiosité, en même temps qu'ils inspiraient le désir le plus vif d'en connaître l'intérieur.

M. de Vandermont et sa fille, étonnés de trouver au milieu d'un simple village un lieu de repos si habilement établi, tandis que ceux de la capitale sont la plupart indignes des restes révéérés qu'ils renferment, s'informèrent à qui l'humanité devait ce dernier hommage. Ils apprirent que cet ancien cimetière, long-temps exposé, comme tant d'autres, à la violation publique, avait changé de forme, et, pour ainsi dire, de culte, par la mort de la jeune et belle Stella, fille de M. de Claris, propriétaire du château du village. Depuis que ce tendre père avait perdu cet unique espoir de sa vieillesse, il s'était établi le gardien et le cultivateur du coin
de

de terre où reposait sa fille ; lui-même avait construit de ses mains le tombeau de cet ange de douceur et de beauté, dont il n'avait pu, depuis six ans, se séparer un seul jour. Tous les matins, après avoir pris son seul repas de la journée, il venait s'établir dans ce lieu dépositaire de toutes ses affections, l'ornait de fleurs et d'arbustes, inscrivait sur chaque tombe nouvelle ce qui pouvait donner une juste idée de ce qu'elle renfermait, et ne rentrait au château qu'après le coucher du soleil, tenant à la main une fleur cueillie sur la tombe de sa fille, et paraissant heureux d'avoir passé tout le jour auprès d'elle.

Ces renseignemens excitèrent l'étonnement de Nisa et l'admiration de M. de Vandermont, au point qu'ils voulurent absolument connaître ce monument de l'amour paternel. Ils firent demander à M. de Claris s'il voulait donner à deux étrangers, attirés par les dehors de ce touchant asile de la paix, la permission de le parcourir. Aussitôt la double porte s'ouvrit : un vieux domestique, vêtu de noir, parut

parut à la grille, et demanda à M. de Vandermont comment il se nommait. Celui-ci ajouta à son nom, son titre de magistrat, annonça qu'il était avec sa fille; et, un instant après, ils furent introduits tous les deux dans cet Elysée, dont la culture et les emblèmes prouvaient à quel point la douleur est ingénieuse, et ce que peut sur une âme sensible le souvenir d'un être aimé. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plantes rares, de fleurs variées, et d'arbustes odoriférans, se trouvait rassemblé dans ce lieu de repos. Les murs étaient tapissés d'une verdure perpétuelle; une source d'eau pure s'échappait à travers des buissons de rosiers, et formait un ruisseau limpide qui serpentait et se dérobaît un instant à la vue, pour la flatter plus encore. On eût pris, au premier aspect, ce champ de repos pour un parterre émaillé des plus riches couleurs, et l'on ne pouvait croire qu'elles cachassent la pâleur de la mort, les regrets et les larmes.

Au milieu de ce cimetière s'élevait un charmant ermitage, dont l'intérieur formait une chapelle où chacun pouvait faire sa prière. M. de Claris en sortit bientôt, et abordant les deux étrangers, il leur dit avec la plus touchante expression: «Vous venez visiter mes ombres chéries; soyez les bien-venus! — C'est un père heureux et fier de l'être, répondit M. de Vandermont, qui hésite encore, monsieur, et n'ose qu'en tremblant se présenter devant vous avec sa fille. — Je le fus comme vous, répartit M. de Claris, d'une voix altérée; tout ce qui peut embellir le titre de père, la nature l'avait réuni dans ma chère Stella Maintenant, vous voyez tout ce qui me reste d'elle» A ces mots, il leur désigna une tombe de marbre bleu-turquin, sur le devant de laquelle on remarquait une étoile d'or. Cette tombe, modelée d'après l'antique, était entourée d'une haie de rosiers blancs, dont les branches enlacées

enlacées formaient, à cette époque, au-dessus du monument, un berceau de roses sous lesquelles on lisait cette épitaphe :

Hic

Una ex nobis

Cecidit.

«*Une de nous est tombée là.*»

Autour de ces ingénieuses allégories régnaient un massif de lilas et de chèvre-feuilles, qui retombaient en voûte au-dessus d'un banc de verdure placé en face de l'étoile d'or. Auprès coulait une source qui vivifiait les fleurs de toute espèce dont cette délicieuse solitude était parfumée. «C'est sur ce banc, dit M. de Claris, que je viens me délasser de la culture de cet Elysée; là, contemplant cette étoile d'or qui brille sur l'azur, je crois voir ma Stella monter au ciel, y faire briller l'éclat de ses vertus et de ses charmes. Bien souvent une habituée de ce bosquet, une jeune fauvette vient y faire résonner son ramage :

mage :

mage; alors je crois entendre la voix ravissante de ma Stella; je tends mes bras, et je crois l'embrasser... Mais c'est assez vous entretenir de ma douleur, continua M. de Claris; venez, et parcourons ensemble les différens monumens que renferme cet asile. — Permettez-nous, lui dit M. de Vandermont, de ne point quitter ce sanctuaire de l'amour paternel, sans rendre notre hommage particulier aux mânes de la belle Stella....» En prononçant ces paroles, il cueillit une branche de cyprès en regardant sa fille, et la déposa sur la tombe. Nisa émue, étonnée, détache aussitôt du bosquet une rose blanche, et s'empresse de la joindre à l'offrande de son père.

Ils s'éloignèrent, les yeux long-temps attachés sur ce riche monument, et suivirent M. de Claris, qui les conduisit à travers une nappe ondoyante de seigle en fleur, au milieu de laquelle s'élevait une butte couverte de tous les attributs de l'agriculture. Sur un soc de charrue, qui dominait ce trophée rustique,

que, on lisait ces mots, dont les lettres étaient formées d'épis de froment:

«Il défricha lui-seul deux cents arpens de terre.»

«Là, dit M. de Claris, repose un de mes anciens fermiers. Après avoir desséché un étang considérable dépendant de ma terre, il le mit en culture, et doubla le prix de sa ferme. J'ai voulu donner à sa mémoire un gage public de ma reconnaissance: tous les ans, au temps de la moisson, je viens, à la tête de sa nombreuse famille, déposer ici la première gerbe de blé que l'on coupe dans le sol immense que fertilisèrent sa patience et son travail... Venez de ce côté, continua M. de Claris, en leur désignant une autre tombe couverte de verdure, et sur laquelle s'élevaient deux lauriers enlacés. Ici reposent, dans les bras l'un de l'autre, deux frères jumeaux nés dans ce village, de pauvres agriculteurs. Tous les deux servaient dans le même régiment; le tendre attachement qu'ils se portaient leur avait fait obtenir de
leurs

leurs chefs la permission de ne jamais se séparer. Dans les dernières guerres d'Allemagne, ils se signalèrent par des prodiges de valeur. L'aîné s'étant avancé imprudemment pour s'emparer d'un poste ennemi, fut tout-à-coup investi par douze Hulans qui fondirent sur lui. Après en avoir terrassé quatre, il allait enfin céder au nombre, lorsque son frère l'apercevant, s'élança à ses côtés, et après le combat le plus opiniâtre, les deux frères jumeaux mettent le reste des Hulans en pleine déroute, et ont l'honneur d'apporter un drapeau au quartier-général; mais les blessures nombreuses dont ils se trouvèrent atteints, les firent bientôt succomber à leurs souffrances: ils expirèrent à une demi-heure l'un de l'autre, dans le même lit, et se tenant constamment embrassés. J'ai obtenu de leur colonel la permission de faire transporter ici leur dépouille respectable, afin de donner à toute la jeunesse des environs un exemple de l'héroïsme et de l'amitié fraternelle. Ces lauriers enlacés en offrent l'heureux emblème,

II H me,

me, et au bas j'ai gravé moi-même ce que vous lisez :

*«Nés tous les deux ensemble, ils
moururent de même.»*

«Mais quelle est, demanda Nisa, cette tombe modeste au bas d'un saule pleureur, et sur laquelle est un bouquet de fleurs nouvelles? — C'est, répondit M. de Claris, la dernière demeure d'une femme charmante qui fut autre-fois dame de ce village. Tout ce que la grâce, la fraîcheur d'idées et l'amabilité peuvent offrir de charmes, la nature l'avait rassemblé dans cet être adorable. Privée par le destin du bonheur d'être mère, elle s'en vengea constamment en s'établissant l'amie indulgente et tutélaire de la jeunesse. Jusque dans un âge très-avancé, son plus grand plaisir fut toujours de se voir entourée d'une troupe folâtre qui lui rappelait le printemps de sa vie. Elle participait à leurs jeux, s'amusait de leurs folies, riait de les voir rire, composait en un mot son bonheur de celui de tous les autres. Aussi, la fin de sa carrière

fut-

fut-elle exempte d'infirmités et de soucis. Elle a quitté ce monde en souriant, et les derniers mots qui expirèrent sur ses lèvres paisibles étaient encore une chose aimable... Elle revit dans une nièce chérie, son élève et sa fille adoptive, qui souvent vient sur sa tombe s'entretenir avec celle qu'elle nommait sa seconde mère. C'est elle qui, ce matin, a déposé là ce bouquet dont la fraîcheur et la variété donnent une juste idée de celle dont ils couvrent la tombe. L'époux de cette nièce chérie, homme de lettres, a composé cette épitaphe latine :

*«Numquam mater,
At stentes liberos reliquit.»*

Ce qui signifie en français :

*«Jamais elle ne fut mère,
Et pourtant elle a laissé des enfans qui
la pleurent.»*

«Puisqu'elle fut si aimable, dit Nisa, et l'amie de la jeunesse, je veux honorer sa mémoire et lui payer ma dette...» A ces

mots, elle cueillit quelques brins de réséda qu'elle déposa sur la tombe.

«Ci-git, dit M. de Vandermont, en lisant l'inscription d'un riche et vaste monument en marbre noir, Ci-git très-haute et très-puissante dame Victoire Mériadec, comtesse de» Le reste est effacé, continua-t-il, ou se trouve caché par les ronces et les orties qui l'entourent. — Quel contraste frappant! dit Nisa; là, des fleurs, la verdure, et toutes les marques du souvenir le plus tendre; ici, l'épine menaçante, les chardons repoussans, et tous les signes de l'oubli le plus cruel. — N'en soyez pas surprise, mademoiselle, répondit M. de Claris, vous voyez l'effet terrible du souvenir que nous laissons après nous. Ce tombeau, monument de l'égoïsme et de l'orgueil, renferme les restes de la feue comtesse d'Arles. Cette femme altière fut le fléau de toute sa famille. Elle possédait la plus belle terre de ces environs, et jouissait de revenus considérables; mais jamais elle n'en secourut l'indigent, jamais le cri d'un être souffrant n'émut son cœur de bronze.

bronze. Ses enfans furent tour-à-tour exilés de la maison paternelle; il semblait que le doux nom de mère fût pour elle un outrage. Lorsqu'elle 'avait assouvi son ostentation, et satisfait avec insolence ce seul penchant de son âme inflexible, elle aimait mieux enfouir l'or qui lui restait, que d'en doter ses enfans, en obliger un ami, en soulager un malheureux. Aussi le ciel a voulu qu'elle terminât sa vie dans la douleur et l'isolement. Je l'ai vue à sa dernière heure, promenant autour d'elle des yeux sombres et inquiets, remarquant que partout on attendait avec impatience qu'elle eût exhalé le dernier soupir, n'entendant pas le moindre regret, ne découvrant pas une seule larme: ce fut dans les bras de son cocher en livrée, qu'elle sortit de ce monde, en maudissant tous ceux qui l'entouraient, et regrettant surtout de ne pouvoir plus les priver de ses immenses richesses. Sa mort combla de joie ceux qui se partagèrent ses trésors, dont son orgueil avait eu soin d'indiquer l'existence dans son testament, et de désigner les lieux où ils étaient enfouis.

Com-

Comme cette tombe fastueuse, qu'elle avait ordonnée par ses dernières volontés, était établie dans cette enceinte avant celle de ma fille, j'ai dû la conserver par respect pour les morts; mais voulant qu'elle offrît ici le contraste le plus frappant, je n'ai jamais cultivé la terre infectée des restes de cette femme insensible; je laisse les plantes les plus abjectes couvrir les bas reliefs de son tombeau superbe, et dérober son nom à tous les regards. Qui n'aima rien pendant sa vie, mérite bien qu'on le délaisse après sa mort. — Eloignons-nous, dit M. de Vandermont, de cette tombe abandonnée: l'air qu'on y respire fait mal. On dirait que la nature et l'humanité nous défendent d'en approcher. — Dieux! s'écria Nisa, en poussant un cri de terreur, j'ai pensée mettre le pied sur un serpent qui se glisse sous ces ronces. — Voilà donc, reprit M. de Vandermont, en soutenant sa fille, voilà le seul être vivant qui vienne visiter les restes de cette malheureuse!»

«Venez, mademoiselle, dit M. de Claris, en soutenant aussi Nisa, encore pâle et tremblante,

blante, venez dissiper votre frayeur, et jouir d'un spectacle [digne de vous Voyez-vous là bas, sous ces jeunes peupliers, une tombe de marbre blanc? C'est le dernier asile de toutes les vertus réunies. Là repose, depuis l'été dernier, une jeune dame morte enceinte de son septième enfant: née d'un sang illustre, fille d'un de ces hommes signalés par un mérite éminent, à qui le souverain confie le sort d'une partie de ses états, elle se plaisait à déguiser sa naissance sous les dehors de la modestie et de la simplicité. Douée d'une figure charmante, qu'embellissait la plus aimable expression, elle comptait pour rien l'avantage d'être jolie, et faisait consister l'art de plaire dans les seules qualités de l'âme. Distinguée par une érudition profonde, un goût exquis, et ce tact délicat des convenances qu'on ne saisit que dans le grand monde, on ne l'entendit jamais se prévaloir de son étonnante supériorité. Paraissait-elle pour la première fois, on croyait voir une adolescente timide, qu'un seul regard fait rougir; parlait-elle, chaque mot était si juste et prononcé avec
tant

tant de charme, qu'on eût dit qu'un génie invisible lui dictait tout ce qu'elle disait: c'était à la fois Minerve et Sapho sous les traits et le ton naïf d'une simple bachelette.»

«Que vois-je! dit Nisa, en arrivant près de la tombe. Plusieurs volumes de Berquin: un autre de madame de Sévigné! — C'est moi, répondit M. de Claris, qui, d'accord avec le père de cette charmante famille, m'amuse à faire trouver sur ce marbre tout ce qui peut à la fois la distraire et l'instruire! — Que cette épithaphe est laconique et touchante! dit à son tour M. de Vandermont, en s'approchant du mausolée: *A demain!* — Oh! que de choses exprimées dans ces deux mots, reprit Nisa, les yeux mouillés: *A demain!* — C'est, répliqua M. de Claris, la devise constante des six enfans qu'a laissés cet ange de bonté, ce modèle accompli des épouses et des mères. Depuis le moment où son époux lui-même eut le pieux courage de déposer sous ce marbre les restes de la compagne fidèle de sa vie, il ne se passe pas un seul jour, sans que tous ses

jolis

jolis enfans ne viennent s'asseoir sur cette tombe, s'y livrer à leurs études, aux épanchemens de leur âge. On croirait, à les voir, que leur mère vit encore parmi eux, et qu'elle s'occupe de leur bonheur; ils lui parlent, la consultent; ils s'imaginent qu'elle répond à leur voix, qu'elle les blâme, ou les approuve, qu'elle les soigne et les caresse. Il faut avoir été, comme moi, témoin de ce spectacle attendrissant, pour se faire une juste idée de l'amour filial, et surtout de l'immortalité de l'âme.» A ces mots, M. de Vandermont jeta sur Nisa un doux regard, qui semblait lui dire: «Reconnais ton erreur....» La jeune personne, rougissant et baissant les yeux, exprimait toute sa confusion, lorsqu'on entendit frapper plusieurs coups à la porte du cimetière, et peu après on distingua les voix de plusieurs enfans que venait d'introduire le vieux domestique de M. de Claris. «Justement ce sont eux, dit ce dernier à M. de Vandermont: venez avec moi au fond de cette chapelle, et vous pourrez tout à votre aise jouir de la scène touchante dont je vous ai parlé. A

A peine se furent-ils éloignés, que les six orphelins entrèrent dans ce lieu de repos, comme dans l'appartement de leur mère. La plus âgée des filles, nommée Louise, l'aînée de la famille, donnait la main à deux de ses petits frères; Charles, l'aîné des garçons, conduisait sa sœur cadette, nommée Anna; une gouvernante, chargée de veiller sur eux, portait dans ses bras le plus jeune des six, qui commençait à peine à parler.

En arrivant au tombeau, tous les enfans, après avoir baisé le marbre, se prosternèrent autour, et répétèrent après Louise, une prière courte, mais dont l'expression était digne du sentiment qui l'inspirait. Aussitôt Charles courut cueillir six boutons de rose, qu'il enlaça autour d'une branche d'éternelle; après avoir déposé sur ce bouquet un baiser respectueux, il vint le placer au sommet de la tombe, en disant: «Voilà ce que papa m'a chargé de te remettre» Pendant ce temps-là, les trois autres enfans jetaient sur le monument des fleurs de toute espèce; et Louise, qui tenait sur ses genoux le plus jeune, qu'elle avait pris

pris des bras de sa gouvernante, lui apprenait à prononcer ces mots: «Maman.... bénis.... ton dernier né.» Aussitôt Arthur se met à réciter deux fables de La Fontaine; Charles bêche et passe au rateau le sol qui se trouve au bas de la tombe; il arrose les arbustes et les fleurs qui l'environnent; enfin, Louise, après avoir endormi le dernier né dans ses bras, s'empare du volume de madame de Sévigné, en lit plusieurs lettres, et se dit à chaque page: «C'est ainsi qu'écrivait et que pensait ma mère.»

Dès que Charles eut fini d'arroser, il vint s'asseoir près de Louise, ouvrit un des volumes de Berquin, et se livra tout entier à cette lecture attachante. Le petit Arthur, qui, depuis quelque temps, avait fini de réciter ses fables, attendait immobile près de la tombe: peu à peu ses jolis yeux se remplirent de larmes, et des soupirs s'échappaient de sa bouche innocente. «Qu'as-tu, mon petit ami? lui demanda Louise. — Oh! j'ai bien du chagrin, reprit l'enfant; j'ai récité mes deux fables, sans que maman m'ait repris une seule fois; elle

elle m'avait promis un baiser dès que je les lui réciterais sans faute; et ce baiser... il n'arrive pas. — C'est moi qu'elle a chargée de te le remettre, lui répondit sa sœur en l'embrassant. — Certainement tes baisers sont bien bons, reprit Arthur; mais j'aurais tant de plaisir à revoir maman! — Quand donc reviendra-t-elle avec nous? demandait Georges. — Elle reste bien long-temps dans sa belle maison blanche, dit Anna. — C'est que sans doute elle ne vous entend pas, leur répondit Charles en soupirant. — Hé bien, dit Arthur à Georges et à sa petite sœur, appelons-la tous les trois ensemble; peut être qu'elle nous répondra.» Et les voilà qui crient tous à la fois; «Maman! chère Maman! c'est nous: réveille-toi, nous te caresserons tant! nous serons si sages! — Plus bas, mes enfans, plus bas, je vous en prie, leur dit Louise, ne pouvant résister à l'émotion qu'elle éprouvait: maman dort: ne la réveillez pas! — Elle dort toujours quand nous venons la voir, reprit Anna. — Hé bien, dit Georges, descendons dans sa maison blanche, et nous la ramène-

rons. —

rons. — Vous, descendre où est maman? s'écria Louise involontairement. Chers petits, vous êtes encore si jeunes!... Mais je crois qu'en effet elle s'est éveillée à vos cris; je l'entends qui vous parle: écoutez!... Aussitôt régna le plus profond silence; et la jeune personne s'adressant aux enfans, feignit de leur répéter ces mots de la part de leur mère: « Nous nous reverrons.... oui, chers petits, nous nous retrouverons....; mais, jusqu'à ce moment, ne cherchez point à me voir, et contentez-vous de m'entendre par la voix de votre sœur. — Nous l'obéissons, maman, répondirent-ils avec respect; et tombant à genoux, leurs petites mains tendues vers le ciel.... « Mais, dit Arthur, tu me promets bien de revenir nous voir sitôt que je saurai par cœur tout mon La Fontaine? — Et moi, dit Georges, dès que je lirai mon Berquin tout courant, comme mon frère Charles. — Et moi, dit Anna, sitôt que je saurai faire des chemises pour les pauvres du village: oh! comme je vais travailler! — Comme je vais apprendre vite! — Comme je vais étudier —

A demain, chère maman . . . — A demain, dit Charles, et, baisant le bouquet qu'il avait déposé sur la tombe, il ajouta: « Je vais rendre à papa ce baiser de ta part. — A demain, dit à son tour Louise: Te représenter au sein de ta famille, est une tâche au-dessus de mes forces, ô ma mère, guide mes pas, environne-moi de ton ombre tutélaire, et peut-être un jour serai je digne de toi . . . » En achevant ces mots, elle rejoignit ses frères; tous sortirent de l'Elysée en tournant souvent la tête du côté de la tombe, et en répétant jusqu'à la porte: « A demain! »

M. de Vandermont et Nisa, émus, surpris de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, remercièrent M. de Claris de toutes les jouissances qu'il leur avait procurées, et sortirent aussisôt, laissant ce respectable vieillard auprès du tombeau de sa fille.

„Hé bien, dit le célèbre magistrat, dès qu'il fut sorti de ce lieu de repos, crois-tu toujours, ma Nisa, que notre âme périt toute entière? Crois-tu qu'il ne reste rien de cet être invisible qui nous fait penser, agir, et

dont

dont la sublime essence est le chef-d'œuvre du Créateur? — Oh! mon père, lui répondit Nisa encore toute émue, dans quelle erreur on m'avait jetée! qu'il m'est doux de pouvoir ajouter à tes bienfaits, celui de m'avoir ramenée dans le chemin de la vérité! De quel bonheur, de quel espoir j'eusse été privée, sans tes bontés, sans tes leçons!... Ce serpent qui rampe et siffle autour de la tombe de cette marâtre orgueilleuse, et ces touchans hommages rendus par ces jolis enfans à une mère adorée, ne sortiront jamais de mon souvenir: j'ai cru l'entendre, j'ai cru la voir au milieu de sa nombreuse famille.... Oui, oui, notre âme est immortelle.»

«J'étais bien sûr de ce prompt retour, reprit M. de Vandermont, et je rends grâce à la Providence de m'avoir secondé aussi heureusement. Souviens-toi bien, ma fille, qu'une femme sensée ne doit jamais embrasser aucun système; garde-toi des sophistes, surtout des livres dangereux; et quand je ne serai plus, viens à ton tour jeter quelques fleurs

fleurs sur ma tombe; elle te convaincra, de nouveau, que tout ne périt pas avec nous.

LES SOEURS DE LAIT.

Monsieur de Beauregard, attaché à l'ambassade de France près la cour de Russie, veuf depuis plusieurs années, avait confié l'éducation de Léonore, sa fille, à madame de Clermont, l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux, où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme, nommée Susanne, avait allaité Léonore en même temps que Suzette, sa propre fille, sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées ensemble par la même mère, reçurent les mêmes caresses, sucèrent, avec le lait, l'habitude de se voir, de se sourire, de s'em-

brasser